

FEUILLETON DE L'ABEILLE

CHERE PETITE CHOSE

Roman, par L. F. Rouquette

Tudieu! ils avaient vivie ces compagnons!

Où, mais aussi le souvenir venait de Blacas, seigneur d'Exe, Blacas, le doux troubadour qui se lamentait pour une dame:

Un belh doux temps m'plait Et la gaza mazoe Et chens dals aquellos; Et s'ieu fos tan amats Comme sui enamourats Pera gran cortexia Ma bella douza amia Tan attendrai amar Tro morrai merceyar Pus ilh vol qu'ainsi pia...

Mais il ne s'attendait pas à de fausses sentimentalités. Il comprenait d'instinct la poésie de la nature, des grands espaces vierges, des paysages gâtés; son cœur s'émuait de la beauté simple. Aussi les émotions superficielles faites, par l'entremise d'un autre avec des mots, le touchaient moins.

Je ne me laisserai pas mener par une gamine et un galopin. Il se surprit à murmurer cette phrase presque à haute voix. Alors il dégringola de son perchoir, sautant d'un rocher à un autre rocher, dégringolant la pente presque à pic. Il mit à peine trois quarts d'heure pour atteindre Beaulieu.

Il suivit le chemin creux qui domine la mer; là, il ralentit sa marche. Il voulait les surprendre. Doucement il se haussa jusqu'à la balustrade en pierre.

Janine et Jim se tenaient par la main; ils ne prononçaient pas une parole, leur poitrine oppressée se soulevait avec peine et leur respiration montait avec un sifflement.

Dans leurs yeux il y avait une extase muette, les doigts s'entremêlaient avec une pression nerveuse.

Mais il y avait sur leur visage un tel masque de mort que, descendu de son observatoire, Charly, montant l'escalier, toussota plusieurs fois pour les prévenir.

Il ne voulait pas voir les bras ramenés brusquement sous la couverture, et, galement, il lança: —Bonjour, mes enfants! Hein, quelle belle journée!

CHAPITRE XX OU CHARLY DORT FORT A PROPOS

Charly eut désormais deux enfants. Il avait fermé son cœur aux jalousies. Rien n'existait pour lui que le bonheur de Janine et puisque sa joie dépendait de Jimmy, Jimmy fut reçu au même titre qu'aurait été admis un singe, un perroquet, un petit chien, si tel avait été le désir de la Petite Fille.

C'était du moins la raison que se donnait Charly. De toute évidence, Janine aimait Jim et Jim aimait Janine. Il fallait clore volontairement les yeux pour ne pas voir, car tous deux dans leur tendresse n'avaient d'aucun ménagement.

Charly se souvint fort à propos d'un travail que lui réclamait depuis des mois déjà une revue géographique. Il s'enferma dans sa chambre et, jusqu'au crépuscule, il noircissait des feuillets.

Une envie soudaine de faire connaître au monde la civilisation des Esquimaux Thinkits l'avait pris. Et le travail se révélait le grand consolateur.

—Vous sortez, Charly? —Non, pas aujourd'hui. —Dieu! comme c'est ennuyeux un mari si occupé! émettait Janine pour le principe.

Comme Charly ne relevait pas la tête, plongé dans ses papiers, elle ajoutait: —Je vais faire un tour... avec Jimmy. Vous permettez?

—Faites, faites, grognait Charly. Janine s'approcha, heureuse d'avoir obtenu satisfaction. Du doigt, elle relevait une mèche qui cachait le front de son mari; elle mettait du bout des lèvres un baiser sur la tempe, puis elle se sauvait, légère.

Debout derrière la baie vitrée, Charly la voyait descendre l'allée des orangera et des palmiers au bout de laquelle un Jimmy correct attendait. La route les prenait bientôt.

Charly, le cœur gros, soupirait et se replongeait avec frénésie dans sa besogne.

De retrouver ses anciens amis les Esquimaux, cela donnait de l'apaisement à son âme.

Il enviait les Inuits, très doux, qui vivent sans chef, et ces Thinkits égalitaires qui l'avaient accueilli avec tant de bonté. Pourquoi les avait-il quittés? N'étaient-ils pas, au dire

de Cook, "les gens les plus paisibles, les plus inoffensifs qu'il eût jamais rencontrés, pouvant servir de modèles à la nation la plus civilisée du globe."

Il regrettait son traîneau et ses chiens, sa vie libre où les soucis sentimentaux n'avaient aucune part. Tout en cherchant un document, il se surprénait à siffleter un air de chasse; il s'arrêta pour grogmeler: —Sacré petit bout de bonne femme!

"Voyons!... Ah! voilà, oui... Nous disions les Totems..." Et il écrivait: "Les totems, piliers de bois de douze à quinze mètres de haut, sont en quelque sorte des arbres généalogiques; ils représentent l'histoire de la famille; ils sont sculptés de la base au sommet; chaque figure est l'interprétation d'un ancêtre. En prenant comme point de départ le corbeau et le loup, par les branches secondaires de la grenouille, du phoque, de l'aigle, de l'ours, du caribou, du requin, de la loutre et de la baleine, on pourrait suivre chapitre par chapitre les destinées de la tribu."

Il regardait un croquis qu'il avait dessiné d'après nature et se prit à rire soudain. Entre le renne et le vautour, il y avait la chouette, et la chouette ressemblait à s'y méprendre à Mme de Sissac. Son rire se cassa net.

—Oh diable peuvent-ils bien être à cette heure?

Et pendant quelques instants, profitant de sa solitude, il était secoué de fureurs jalouses. Son imagination se complaisait à les lui montrer suivant les routes ensevelies, côte à côte, échangeant les mots éternels, ou suivant, silencieux, le même rêve, ayant au cœur une pensée jumelle.

Et Charly, que les pires brutalités n'avaient pas fait plier, sentait des picotements au coin de ses paupières. —Ah! non, criait-il, pas ça!

Ferme les yeux, criant les poings pendant quelques secondes, il matait la bête.

Puis il se remettait au travail. Un matin, il se leva l'humeur joyeuse, une envie de courir les chemins le tenait.

—Chère Petite Chose, avez-vous des projets?

Méfiante, Janine répondait: —Ça dépend... —Et bien! si vous n'y voyez pas d'inconvénients, on fera une belle promenade.

Janine avançait ses lèvres comme pour une moue. Alors Charly s'empressait d'ajouter: —On pourrait emmener votre ami Jimmy, voulez-vous?

Si elle voulait! Elle battait des ailes. —C'est cela. Je cours le prévenir. Elle disparaissait dans un tourbillon.

Bien emmaillottés dans leurs plaid, au fond de la victoria, Jim et Janine suivaient le paysage qui défilait lentement, tandis que les chevaux s'en venaient au pas la route en corniche.

Charly, en face d'eux, jouait les gouvernantes.

Il s'obstinait à ne pas voir que sous le plaid deux mains étaient jointes qui se donnaient des étreintes.

Le grand air fouettait le visage des deux malades et bientôt mettait une tache ronde sur leurs joues, cependant que leurs paupières se creusaient davantage.

Par distraction, Charly avait allumé un cigare; mais, après la première bouffée, Janine et Jim avaient toussé. Sans mot dire, il avait renoncé à son plaisir. Maintenant, ses deux robustes mains coiffent ses genoux, le torse bombé, les yeux droits, il regardait par-dessus leurs têtes les crues minuscules où s'abritaient quelques nacelles de pêcheurs.

Le roulement de la voiture berçait les deux enfants qui, bientôt, s'endormirent. Et doucement, doucement, leurs visages se rapprochèrent jusqu'à se toucher.

Une respiration affilante soulevait leur poitrine. Leur bouche entrouverte s'ourlait de lèvres exsangues; leur haleine montait, fade.

Maintenant Charly ne pouvait détacher son regard des orbites creusées. Une impression pénible lui serrait la gorge. Toute la violence de son sang battait ses poignets et ses tempes; il voulait chasser les miasmes de mort, il enflait ses poumons et la vie les emplissait avec le vent de la mer qui, en passant, avait pris aux minces et aux cilletes leurs subtiles essences.

Un caillou, un cheval qui butte et Janine et Jim se réveillent, affolés de s'être endormis l'un sur l'épaule de l'autre, les mains se dénouant, rapides; les yeux s'éteignent.

Et le rire de Janine monte bientôt, rassurant. Charly, le chapeau sur les yeux, dort ou feint de dormir... la bouche ronde, la tête ballottante à chaque chocs.

Ah, dans leur audace juvénile, Janine et Jim joignent leurs lèvres dans une caresse qui s'attarde... baiser de paix, baiser d'amour, baiser de mort—tandis que, propice et comme pour ne pas entendre, monte le ronflement sonore de Charly.

A Suivre

TROIS REVES

Si cette histoire est une peu triste, et je m'en excuse, elle est authentique, en tous ses détails. Je pourrais même citer des noms, et comme on dit dans le monde des affaires, donner des références, car plusieurs acteurs de la scène vivent encore.

Les autres dorment bien loin d'ici, sous de petits tumuli de pierres, à moins que les hyènes et les chacals du Soudan n'aient depuis longtemps dispersés leurs restes, ce qui est infiniment probable... Quand je vous le disais que mon histoire n'était pas gaie...

Aussi bien en cette année 189... malgré mes vingt-deux ans et des débuts faciles dans la carrière commerciale par moi, mon esprit n'inclinait guère vers les drôleries de la vie. Depuis huit mois, nous courions après l'in saisissable Samory, le terrible "Almanay" des Sofas. Ils étaient invisibles, ces éternels fuyards, mais nous retrouvons derrière eux leurs campements encore fumants, des villages rasés et des cadavres mutilés encore tout frémissants des dernières convulsions.

Et la poursuite se perpétuait. Plus de six mois, malgré les 45 degrés de chaleur et les marches forcées dans les sables torrides. Plus de cheval, presque; le colonel commandant la colonne, le terrible père Combes, ayant appris que les cavaliers de Samory tiraient leurs montures par la bride pour les ménager, nous obligeait à les imiter.

Quant à la nourriture, elle était peu substantielle. Ceux qui le pouvaient, grâce à la vaillance de leur estomac, mangeaient les gigots et les côtelettes des misérables moutons sans laine dont on poussait le troupeau, depuis huit mois, au flanc de la colonne. Les autres, et j'étais de ces derniers, se contentaient d'une poignée de riz cuit à l'eau et de biscuit de mer trempé dans du café.

A ce régime, je m'animais au point de ne pouvoir rester debout pendant cinq minutes. Je devins un sujet d'inquiétude pour le commandement, si bien qu'un matin le colonel, chef de la colonne, me donna l'ordre d'embarquer sur une pirogue et de redescendre le cours du Milou, affluent du Niger, jusqu'au Kan-Kan, poste où les soins ne me feraient pas défaut.

C'est ainsi que je fus ramené, presque de force, au poste de Kan-Kan, ayant pour toute escorte un palefrenier et un auxiliaire indigène, qui avait la prétention d'être cuisinier.

J'ai peut-être insisté plus qu'il ne convenait sur ces détails quelque peu étrangers à mon récit. Ils ne sont pas inutiles cependant, car, par eux, le lecteur est à même de se faire une idée exacte de l'état d'esprit dans lequel nous nous trouvions tous, et moi tout particulièrement.

A cette époque, déjà lointaine, Kan-Pan n'était qu'une agglomération de huttes indigènes, entourées d'une forte palissade qui en constituait la défense. Les Sofas de Samory, ou du moins quelques bandes de ses partisans, ne se gênaient pas pour faire de hardies incursions jusque dans le voisinage du poste. On le constatait en se promenant dans les lougans dévastés des rives du Milou, car il n'était pas rare d'y trouver un ou plusieurs cadavres d'indigènes appartenant aux tribus soumises à notre influence. C'étaient là les représentations habituelles de messieurs les Sofas.

Un jour, un brave sergent de tirailleurs indigènes disparut. C'était un vieux soldat, médaillé militaire, qui nous servait d'interprète, car il parlait tous les dialectes du pays et s'exprimait facilement en français. Toutes les recherches faites pour le retrouver demeurèrent sans résultat. On le porta donc "disparu", on déplora sa perte pendant deux ou trois jours, puis on n'y pensa plus.

Pendant, grâce aux soins que me prodigua le docteur G..., médecin du poste, et au repos complet auquel je pus me livrer, mes forces renaissaient et ma santé s'améliorait sensiblement. Tous les soirs, vers 6 heures, dès que le soleil se rapprochait de l'horizon, je partais, un fusil sur l'épaule, et je m'efforçais à chasser le gibier qui pullulait dans la brousse.

Nous avons deux convives ce soir, me fit un jour le docteur. Ce sont deux officiers qui rejoignent la colonne. Tâchez de nous tuer quelque chose, pour que nous puissions leur servir d'autres mets que les sempiternelles conserves. Deux ou trois perdrix, par exemple, feraient un excellent effet sur un canapé de choux... Il nous en reste justement quelques holtes.

Tout heureux que ma promenade cynégique quotidienne eût cette fois un but, je partis. Je revins quelques heures après portant glorieusement deux superbes pintades, bien grasses et jeunes assez pour les honneurs de la broche.

Mais au grand étonnement de mes commensaux, je ne mangeai pas ce soir-là.

Quant à mes camarades, ils firent honneur au produit de ma chasse. Ils affirmèrent même que les pintades étaient exceptionnellement délicieuses et qu'elles avaient un goût de gibier qui manque généralement aux oiseaux du Soudan... Cette remarque sourit

Faits Divers

Le lendemain, à l'heure du déjeuner, nous étions réunis, dans la paillette qui nous servait de salle à manger.

Nos deux convives ne devant partir par pirogues le soir, étaient encore des nôtres pour ce repas.

L'un d'eux, répondant à nos questions déclara: —Oui, merci, j'ai bien dormi sur le "tara" de bambou, mais j'ai fait un rêve étrange. J'ai été obsédé toute la nuit par la vision d'un grand diable de tirailleur qui se penchait sur moi dès que je fermais les yeux.

—Tiens, j'ai revu quelque chose d'analogue, affirma l'autre officier. Mon bonhomme avait une tête de mort et des galons de sergent.

—Voilà qui est étrange, dit à son tour le docteur, j'ai revu aussi de ce pauvre Ségou Taroulé, le sergent qui a disparu la semaine dernière.

Ces trois déclarations produisirent sur moi un effet que je ne saurais exprimer. Je restai muet pendant le repas et si déprimé que le docteur s'inquiéta.

—Voyons, vous n'allez pas retomber dans votre marasme et relaire de l'anémie. Vous n'avez pas mangé hier, vous êtes abattu aujourd'hui. Vous avez de la fièvre?

—Non, je ne le crois pas. Je vais aller faire la sieste. Je me porterai mieux ce soir.

L'après-midi, vers quatre heures, après avoir accompagné nos hôtes d'un jour à l'appartement rudimentaire sur le Milou, nous revenions vers le poste lorsque, chemin faisant, je dis au docteur:

—Il faut que je vous fasse un aveu... et que je vous demande votre absolution. Ainsi que vous l'avez remarqué, je n'ai pas goûté aux pintades que vous avez trouvées excellentes. J'avais une raison pour cela. Figurez-vous que je les ai tuées sur un arbre, mais dans un sillon de loup. J'eus le temps de doubler mon coup et de les tuer toutes deux, côte à côte...

—Il n'y a là rien d'étrange. Vous savez bien qu'il est gibier ne se comporte pas comme en France et qu'il n'est pas rare de viser une perdrix juchée sur un arbre?

—Oui... mais savez-vous sur quel je ramassai mes deux oiseaux morts?... Sur un cadavre, ou du moins tout près de lui. Lorsque je tirai je ne voyai pas sur quoi les oiseaux étaient posés, mais c'était bien, je pus m'en assurer, sur le corps d'un noir en décomposition.

—Bah! Ah! je comprends que vous n'avez pas voulu manger...

—Oui... je ne voulais pas vous donner de détails sur mon coup de fusil pour ne pas écœurer nos convives... mais ce qu'ils ont raconté de leur rêve, ainsi qu'ils vous d'ailleurs, me suggère les pensées les plus folles. Voulez-vous voir le cadavre?

—Eh bien! voilà le mystère éclairci, murmura le docteur. C'est le corps du pauvre Ségou. Voici la trace du coup de bistouri et du débris de ce que j'ai dû lui infliger pour soigner sa jambe rongée par le ver de Guinée... Mais un autre mystère, autrement étrange que le premier, s'impose à mon esprit... Rappelez-vous... Nous avons revu tous les trois de ce pauvre bougre la nuit dernière... et vos pintades, sans aucun doute, se nourrissaient de sa chair depuis plusieurs jours.

—Etrange!... Etrange!... murmura le médecin en regardant le poste.

Quant à moi, depuis ce jour, je ne pus jamais manger de gibier au Soudan; pas même de ces douces palombes qui sont nombreuses là-bas.—Henry Décarbogne.

LES OUVRIERS ITALIENS EN FRANCE

Des négociations sont en cours entre le gouvernement italien et le gouvernement français pour l'envoi dans les régions dévastées françaises d'ouvriers italiens spécialisés en nombre suffisant. Ces Italiens seront employés à la construction des routes et des maisons, ainsi qu'aux travaux de remise en état des terrains agricoles ravagés par la guerre. L'an dernier, 70,000 ouvriers italiens, sans compter les manœuvres, sont venus en France. Cette année, ce chiffre sera dépassé. Plusieurs milliers de travailleurs italiens seront également dirigés sur le Maroc et la Tunisie.

D'autre part, on annonce qu'il s'est formé à Milan un syndicat au capital de 3 millions de lires qui se propose d'entreprendre des travaux de toute sorte dans les régions dévastées de la France. Mille tailleurs de pierre piemontais vont incessamment arriver dans la région de Lille.

Il faut mettre 64 muscles en mouvement pour francer les sourcils; cependant il n'en faut que 18 pour

LE REMORDS

7 novembre. Elle m'a rappelé tout: comment je l'ai assassinée—comment en s'accrochant à moi sa petite robe s'est déchirée avec un crissement strident, comment elle se débattait et, piétinant dans la boue, comment elle est tombée sur le sol avec un bruit mou... Et elle m'a dit que j'allais être tué à mon tour, car tout se paie... Oui, je sais... je sais... mais on m'avait enivré, on m'avait affolé ce soir-là, et je ne pouvais pas me rendre compte... Maintenant je vois... je vois le remords qui me guette sans cesse, et je te vois, toi que j'ai tuée, petite fille. Et à tous deux, je crie: "Grâce!... Je me venge pas mourir... Pas encore... Grâce!..."

8 novembre. Une attaque se prépare. Les obus éventrent le sol autour de nous—près de nous. Et elle vient de m'apparaître. Elle a touché ma tête du doigt, et m'a dit simplement: "Tu seras touché là... Prépare-toi vite, car tu seras tué dans quelques secondes..."

Le 8 novembre 1916, en occupant une tranchée ennemie, on trouva dans la main crispée d'un feldwebel, dont la tête avait été broyée par un obus, un mince carnet. Ce carnet, banal, assez semblable à celui d'une blanchisseuse, avait une couverture noire et ne comptait que quelques pages, sur lesquelles était écrit l'étrange journal qu'on vient de lire... Jean D'Esme.

9 novembre. Notre confrère "l'Indépendant" nous annonce que récemment, à l'Opéra House de la ville d'Augusta (Maine), l'hercule Canadien français Jean-Baptiste Gagnon a battu tous les records d'athlétisme détenus par les hommes forts du monde. Devant les représentants de la presse et un grand nombre de témoins, Jean-Baptiste Gagnon a donné une exhibition de tours de force extraordinaires. Il a levé une table pesant 550 livres et sur laquelle étaient placés 22 hommes dont le poids variait de 105 à 215 livres. Le poids total était de 4,040 livres.

10 novembre. Ses premiers gestes fut de prendre un clou de 6 pouces et de plier sans effort apparent. Puis il prit une barre d'acier de cinq-huitièmes de pouce, plaça le milieu de cette barre entre ses dents et, en s'aider de ses mains aux deux extrémités, il rompit cette barre.

11 novembre. On rapporta ensuite une plateforme sur laquelle quatre hommes étaient debout, formant un poids de 710 livres, et il souleva le tout avec un doigt. Puis il ajouta assez d'hommes pour faire un poids de 1,080 livres qu'il souleva d'une main.

12 novembre. M. Gagnon prit ensuite deux fers à cheval, les plaça de manière à former la lettre W, et les tordit avec ses mains.

13 novembre. Jean-Baptiste Gagnon est forgeron de son métier. Il pèse 240 livres, mesure 6 pieds 10 pouces et a 49 pouces de tour de poitrine. Il a déclaré qu'il n'avait donné cette exhibition devant témoins que pour prouver ce qu'il pouvait faire et qu'avec un peu d'entraînement il pouvait battre son propre record.

14 novembre. Il serait superflu d'ajouter qu'un tel prodige de force est extraordinaire et que J. B. Gagnon est sans contredit l'un des hommes les plus forts qui existent de nos jours.

15 novembre. AMBIGUE Le constable.—Le numéro de votre automobile était illisible. Le chauffeur.—N'importe quel imbécile aurait pu le lire. Le constable.—C'est faux! je n'ai pas pu le lire.

16 novembre. Pardonnez sincèrement et de bonne foi, pardonnez sans réserve, voilà la plus dure épreuve de la charité.—Bourdaloue.

17 novembre. Se Sentait Fatiguée Tout le Temps Une dame de l'Indiana dit qu'elle était épuisée et souffrait des reins. Prit Cardui et fut rétablie.

18 novembre. Richmond, Ind.—"Je vous écris quelques lignes pour vous dire que je dors mieux et que je suis plus forte et plus en santé", dit une lettre de Mme Cora Courtney, 705 rue Dix-septième nord, de cette ville.

19 novembre. "J'étais épuisée au point que ma famille me croyait perdue", écrit Mme Courtney. "Mon mari me supplia de prendre le Cardui, et je le pris pour lui faire plaisir, et je ne le regrette pas car je suis maintenant capable de faire tout mon travail et aussi faire mes emplettes."

20 novembre. "J'ai cinq enfants, dont quatre à l'école, mon mari et un pensionnaire à servir, et je fais tout mon travail pour tout et trouve du temps pour mes autres devoirs. Je faisais tous les lougans de Cardui. Chaque femme malade et épuisée devrait prendre le Cardui."

21 novembre. "Je souffrais des maux de reins et de faiblesses dans mes membres. Apaisés, toujours fatiguée. C'était un supplice que moi d'essayer à faire quelque chose, mais le Cardui me fit tant de bien que je me sens une différente personne."

22 novembre. Si vous êtes dans une condition physique épuisée, souffrant comme cette dame de l'Indiana, essayez honnêtement le Cardui. Il vous aidera. Cardui est purement un tonique médical végétal pour les maux de reins, qui faisait des merveilleux décrits plus haut.

23 novembre. Prenez le Cardui. Votre pharmacien le vend.—Adv.

24 novembre. Le ravitaillement se fait mal, et les hommes souffrent. Depuis trois jours je ne dors plus et je ne mange qu'à peine...

25 novembre. Chaque soir, maintenant, à dix heures, la Voix parle, et, chaque fois plus distinctement, je l'entends et la comprends.

26 novembre. Il est onze heures. Elle veut de me quitter, et je sais. Je sais quelle est cette voix et pourquoi elle me persécute. Ce soir, en effet, elle s'est réveillée à moi. Dans un coin de mon abri, où l'ombre s'amasse plus opaque, j'ai vu naître une forme, d'abord imprécise comme un brouillard, puis plus nette, plus humaine... et en se condensant peu à peu le flocon laiteux est devenu figure — une figure de fillette qui se tendait lentement vers moi, encadrée de lourdes boucles blondes et creusée d'yeux morts—une figure d'enfant, que j'ai reconnue et dont la bouche tordue conservait le rictus que je lui ai vu, jadis, il y a deux mois de cela, au moment où, dans sa chair fragile, j'enfonçais rudement ma baïonnette, là-bas dans un village de Belgique, un soir de rage et de meurtre, un soir où j'étais ivre et où je tuais pour le plaisir de tuer...

27 novembre. POUR CHASSER L'ODEUR DES CHOUX Quand on fait cuire des choux, il arrive que l'odeur s'en répand dans l'appartement, surtout si la clé de la cuisine n'est pas placée verticalement dans le trou de la serrure.

28 novembre. Pour chasser l'odeur des choux, ne pas ouvrir les fenêtres; les fermer au contraire, bien hermétiquement, et ouvrir le robinet du gaz.

29 novembre. Au bout d'un instant, l'odeur des choux a complètement disparu.

CUNARD Les plus rapides et plus confortables paquebots du monde entier. Excellent traitement des passagers. Il existe un agent dans votre localité ou dans la ville voisine. POUR LA FRANCE, VIA CHERBOURG EN 5 JOURS TOULON MARDI MAUBETANIA AGUITANIA KERGADIA CUNARD LINE 206 St. Charles St. New Orleans, La.